

LA PAROLE DANS LE MONDE CLOS.

La parole, lorsqu'il nous arrive de parler, ce qui est rare, selon Heidegger, a un effet subjectif. Elle s'authentifie aux effets qu'elle produit. Cette parole-là, « *introduit dans le monde quelque chose qui pèse aussi lourd que tout réel*¹ ». C'est pour cela qu'à notre époque, qui repousse l'inattendu à coups d'algorithmes supposés tout prévoir, *la phobie de la parole*² a cours.

Le pouvoir de la parole, voilà ce qu'un pan de la psychiatrie et de la psychologie entend taire, en s'activant à réduire au silence le sujet. Les psychothérapies agissent de même qu'un dentiste qui convaincrerait son patient que la dent avariée est guérie, dès lors qu'il n'en ressent plus la douleur.

Cet homme, je l'ai rencontré en milieu carcéral ; cela aurait pu être n'importe où, puisque nous vivons dans une société toujours plus carcérale. D'emblée, il m'annonça qu'il n'avait rien à me dire. Comme j'apprêtais à me retirer, il commença à parler. Puis, il me dit être gêné d'être regardé ; j'ai détourné le regard, et il a poursuivi.

Cette demande sur le regard formait l'angle central de son existence. Sans chercher à comprendre, je lui ai obéi ; je saisis, bien plus tard, que dans ce couple éphémère que nous formions, il était le maître, moi le scribe. Il faut dire qu'il avait une voix *radiophonique*, et même le *don de raconter des histoires*. Ce maître n'est pas celui de l'hystérie, mais de la paranoïa qui nécessite un autre qui se taise sans le regarder.

C'est pourquoi, Luis Izcovich insiste là-dessus³, la psychanalyse est un des seuls recours pour le paranoïaque, dans une époque qui exige de tout savoir de l'autre, et commande de jouir sans limites.

C'est une difficulté avec le psychotique que d'être confronté à l'absence de demande. Ça produit l'angoisse des intervenants. Il ne demande rien, car il a l'objet, dit Lacan⁴.

C'est perceptible avec Ménesclou, 19 ans, exécuté en 1881, « *après avoir été découvert portant dans ses poches les deux avant-bras d'une enfant de 4 ans qu'il avait violée, dépecée, et dont il avait mangé les organes génitaux* »⁵. L'objet perdu du névrosé, Ménesclou le « *porte dans sa poche* ». C'est dire qu'il n'est pas séparé de l'objet. Dans le poème qu'il écrit au lendemain de son crime, il se désole de la fugacité du bonheur que lui a donné la rencontre avec cette enfant incarnant à ses yeux l'objet absolu : « *je l'ai vue, je l'ai prise* »⁶.

L'autre dont le psychotique fait son partenaire, ne doit pas lui échapper ; c'est dans ce sens que l'on peut saisir les violences conjugales, et les cas de harcèlement moral, où les cliniciens s'égarent avec le concept fumeux de *pervers narcissique*, lequel est souvent un paranoïaque méconnu.

H.P, lui, me demande de ne pas le regarder. En réalité, Luis Izcovich le souligne, la demande dans la psychose n'est pas tant une demande qu'une exigence.

De ce regard, il en est souvent question dans *les faits divers* qui conduisent leur auteur en détention, où, il est risqué de regarder l'autre. « *Il m'a regardé de travers* », disait ce détenu pour légitimer sa violence, quant il veut dire exactement qu'il s'est senti persécuté par ce regard⁷. Raison pour laquelle H.P s'est retrouvé derrière les barreaux.

Pour Lacan le regard a le statut d'hallucination auditive⁸.

Ce qui fait défaut, radicalement, est la possibilité, pour le paranoïaque, que ce regard soit médiatisé, afin de prendre un autre sens que celui de la persécution. Il se produit une sorte de pétrification.

1 Jacques.Lacan *Le séminaire II*, p 263.

2 Formule que je reprends de Pierre Bruno.

3 Luis Izcovich, *Les paranoïaques et la psychanalyse*, Ed. du champ lacanien, 2004.

4 Jacques Lacan, *Petit discours aux psychiatres*, 1967 « *Il n'y a pas de demande du petit a, son petit a il le tient, c'est ce qu'il appelle ses voix, par exemple, et ce pourquoi vous êtes en sa présence angoissés, c'est parce que le fou c'est l'homme libre.* »

5 Georges Vigarello, *Histoire du viol*, Seuil p. 231.

6 André Lacassagne, *Vacher l'éventreur et les crimes sadiques*, Stock, 1899, p. 251.

7 On sait la condition périlleuse du *pointeur* en milieu carcéral. Ainsi cet homme qui s'est fait massacré dans les douches de la prison ; nul doute que le motif de sa détention « regardait » celui qui l'a sévèrement tabassé.

8 Jacques Lacan, *Séminaire RSI, Ornicar ?* n° 5, p 42. Ex. l'hallucination « *Truie* » qu'entend dans le regard de l'autre, cette femme évoquée par Lacan.

J'essaie de comprendre pourquoi H.P revient en prison chaque année, depuis 12 ans, et toujours pour des faits sensiblement les mêmes ? Plus que voleur, c'est un habile escroc.

Il y a les crimes utilitaires, les voleurs par nécessité (« *Que voulez-vous que je fasse d'autre pour me nourrir ?* » disait l'un d'entre eux), et ceux qui le font sans pouvoir rien en dire.

En fait, tout sujet, de structure, est un voleur, puisqu'il prélève l'objet sur l'Autre.

H.P escroc. A la naissance, il est abandonné à une institution religieuse, une étoile de David au cou et une lettre indiquant son identité. Il est là confronté à la perversité de l'Autre, dont il s'évertuera à rapporter l'hypocrisie. Les sabots qui meurtrissent les pieds, les vêtements rugueux, les dortoirs gelés, la discipline au bout du bâton. Les enfants nourris à la 6-4-2. Mais le menu s'améliore soudain lors de la visite annuelle des inspecteurs de *l'assistance publique*, avec pour prix du silence un bout de chocolat. Les enfants les attendaient comme le Messie.

Pour lui, un traitement spécial. Juif, on le lui reproche en l'interdisant de messe ; il est radicalement différent. Avec l'âge, il s'oppose, puis fugue. Dans cette institution, aiguillée par la charité, les fugueurs sont rasés, et jetés 45 jours durant au cachot — qui préfigure la prison. Le mitard a ceci de particulier que le sol est en permanence recouvert d'eau. H.P fugue sept fois, soit 315 jours les pieds dans l'eau, avec un bout de pain en guise de nourriture. Et la voute plantaire déformée à jamais par l'humidité.

On vérifie ici le propos de Lacan : « *On ne fait jamais de méchancetés que pour le bien de quelqu'un.* »⁹ D'où un déchaînement de haine, si bien que les curés l'émancipent à l'âge de 17 ans, pour s'en débarrasser dans un hôpital psychiatrique. Il se souvient y avoir agressé violemment ceux qui l'approchaient. Mais là, à l'hôpital, il fait une *rencontre*.

Nous usons distraitemment du terme de « *rencontre* » ; en réalité, et fort heureusement, nous en faisons rarement une. La *rencontre*, c'est ce qui fait que plus rien n'est comme avant. Alors, évidemment, il ne faudrait pas que ça nous advienne tous les jours.

A l'hôpital psychiatrique, il fait donc la connaissance d'un médecin *juif*, qui lui dit concernant sa violence : « *arrête ton cinéma* ». Cette parole donne un sens à ses agissements [« *Il parlait ma langue* » se rappelle-t-il], ce qui a pour effet que H.P se montre disposé à son égard. En quoi le traitement consiste-t-il ? Cet homme *raconte des histoires*. Il lui parle de juifs, de religion, de judaïté. H.P pose des questions, surpris qu'un juif ait ce visage, quand les curés traitaient les juifs de méchants.

Mais, il avait vérifié que les juifs pouvaient l'être, et que *l'Autre méchant* se tenait en tous lieux. Il découvre la *Comédie humaine* tôt dans sa vie, quand le névrosé met parfois tant de temps à le réaliser.

Cette *rencontre* le bouleverse. Des changements se produisent, par la grâce des *histoires* du docteur. L'agressivité chute ; le goût de la lecture et du savoir s'imprime en lui de manière définitive (en prison, il passe son temps à lire, plutôt que de sortir de sa cellule). Et, bien sûr, il apprend à *raconter des histoires*.

On authentifie la *rencontre* aux effets qu'elle produit. C'est le cas d'Albert Cohen, quand il fait une *mauvaise rencontre* dans la personne d'un camelot qui l'insulte parce qu'il est juif¹⁰. Cette expérience marque à jamais Cohen : « *A dix ans, déjà, il avait connu la méchanceté des hommes et il savait, cet enfant, qu'il en resterait blessé toute sa vie.* » Je crois que la façon dont Cohen joue des semblants avec l'écriture résulte de cette *rencontre*.

On peut aussi le dire des soldats, comme Gabriel Chevallier¹¹, qui se heurtent au réel.

⁹ Jacques Lacan, (entretien), *Lettres de l'École freudienne*, 1976, n° 17.

¹⁰ Albert Cohen, *Oh vous, frères humains !*, 1972.

¹¹ Gabriel Chevallier, *La peur*, 1930.

Pour H.P, les effets ne s'arrêtent pas là. Si la violence s'estompe, un comportement en prend la suite : il devient un escroc. Qu'est-ce qu'un escroc ? C'est celui qui vous raconte de si belles histoires que vous lui confiez tout. Comme avec la psychanalyse, au sujet de quoi, d'ailleurs, Lacan évoque l'escroquerie¹².

Aussi, dans sa nouvelle carrière, H.P prend l'habitude de se faire passer pour médecin, car dit-il, la fréquentation du milieu hospitalier l'a *familiarisé* avec ce monde. Ce terme marque qu'il fait de ce médecin sa famille ; il est la trace d'une identification imaginaire tenace, qui lui sert d'appui. Avec la Thora, il lit nombre d'ouvrages de médecine et de fiction.

Si la rencontre du médecin lui donne une autre identité, il reste paranoïaque, et doit se protéger de l'Autre méchant. C'est sensible dans ce qui précède vols et escroqueries. Alors qu'il occupe un emploi en Suisse, une amie lui fait un cadeau. Sa réaction est immédiate : il lui crie dans les oreilles : « *Qu'est-ce que tu me veux ?* »

Si nous recevons un cadeau, nous croyons voir l'indice de notre valeur auprès de l'Autre ; nous y voyons donc un *au-delà* qui inclue la dimension phallique. Donner un pourboire misérable est une manière de dire à l'autre qu'il ne vaut rien.

Mais, faute de médiation symbolique, H.P interprète ce cadeau comme la volonté de jouissance de l'Autre — d'où sa colère, qu'il estime légitime. Alors, il lâche boulot, appartement, et pays¹³. Sur sa route, il est pris en stop par un médecin, un confrère, donc, qui se montre séduit par le boniment de H.P., au point de l'inviter chez lui ! H.P emporte l'argent qu'il trouve, les papiers d'identité du *bienfaiteur*, sans oublier sa voiture et son chéquier dont il usera avec générosité.

Quelque temps auparavant, la gendarmerie l'informe que sa mère le recherche. Après avoir longuement hésité, il se rend à l'adresse indiquée. Puis, il hésite ; alors lui vient une vision : « *c'était comme un trou dans un mur* » — et, il s'en retourne.

Chaque fois qu'il est confronté à la manifestation inquiétante de l'Autre, à sa jouissance, il a la perception d'un trou. Ainsi, il dit être devenu impuissant (ce qu'il n'a jamais vérifié *in situ*, pour n'avoir pas connu la femme) suite à une chute, adolescent, quand le plancher d'une grange cède sous ses pieds, et qu'il se retrouve à califourchon sur un engin agricole.

Outre la supposée cause de l'impuissance, l'absence de libido est l'indice ici de la psychose. Car, on sait que la libido y est soit létale, soit sans limites, car dérégulée. A l'inverse de la névrose, où la libido est plutôt flottante, ce qui conduit à inventer des perversions pour combler les défaillances.

Il est vraisemblable que la chute dans le trou du plancher a dû être concomitante à la rencontre avec la jouissance adolescente.

A plusieurs reprises, le même scénario : H.P interprète la bienveillance de l'autre comme une menace. Voilà une indication à prendre en compte dans *le champ de la précarité*.

Voler l'autre, c'est prélever sur lui un objet, qu'il place dans sa poche, afin de diminuer cet autre et le rendre, par là, moins menaçant : le décompléter, pour qu'il ne jouisse pas de lui. C'est distinct du névrosé qui jouit de priver l'autre de l'objet.

Le mode sur lequel H.P est traité par les curés laisse un pli indélébile. Et, c'est un repli qu'il trouve dans l'enfermement, une protection, chaque fois qu'il se trouve en position d'objet de l'Autre.

D'ailleurs, durant la détention, il se soustrait à la présence des autres en demeurant dans sa cellule — peut-être une manière de prolonger la *présence* du médecin juif par la lecture.

Donc, chaque fois qu'il est confronté au désir brûlant de l'Autre, il se met à l'ombre, par la voie du passage à l'acte. Il trouve dans les murs épais de la prison une protection, si bien qu'il se tient tranquille.

Dans une présentation de malades, en 1976, Lacan accueille un sujet dont le déclenchement de la psychose survient quand l'Autre se montre bienveillant à son égard. Ce sujet, condamné à la guillotine, se voit gracié par le Président de la République. Et là, tout va mal, il perd la tête, parce que

¹² Jacques Lacan, Le séminaire, Ornicar ? n° 17-18, 1977.

¹³ Sa solution, c'est de partir, tout comme J.J-Rousseau avec sa *manie ambulante*: « *la vie ambulante est celle qu'il me faut* ». C'est le cas de certain SDF. Cette manie du mouvement est aujourd'hui médicalisée. L'enfant qui bouge trop (ça crée du désordre) est converti en malade du lobe frontal ; c'est un *hyperactif*.

la bienveillance de l'Autre revient à le *déshumaniser* en le soustrayant à la sanction. Cela évoque l'auto-punition dans le cas Aimée.

Lacan note que la prison forme une sorte de traitement, qu'il s'agit de ne pas négliger, quand l'on veut, à tout prix, y soustraire le sujet. Dans tous les cas, il s'agit non pas tant d'être charitable mais de *dé-chariter*, comme le fait le saint, selon Lacan.

Principe dont Fernando Pessoa a l'intuition : « *aider quelqu'un c'est le prendre pour un incapable, et s'il ne l'est pas, c'est le rendre ou le supposer tel. On part du principe que l'autre est méprisable et indigne*¹⁴. » Charles Baudelaire, lui, conseille¹⁵ de ne pas aller dans la voie charitable, faute de quoi le bienfaiteur recevra en retour son lot de baffes. On comprend pourquoi Lacan parle du « *contrecoup agressif* » à l'égard du philanthrope¹⁶.

Cela implique donc plutôt de *dé-chariter*, pour maintenir le sujet dans sa responsabilité, quitte à lui administrer *la peine de parler*. Il s'agit d'aider, non pas de se substituer au sujet, et de croire lui offrir ce qu'il ne demande pas. Plutôt que le faire taire, et de « *réduire* » l'imaginaire, il convient, à l'occasion, de chercher ce qui lui permet qu'elle se déploie. *Car l'engluement imaginaire constitue, parfois, une protection contre l'intrusion de jouissance*¹⁷.

Mélanie Klein en donne l'illustration avec *le petit Dick*, ou Bruno Bettelheim avec Joey qui se stabilise lorsqu'il parvient à élaborer un délire¹⁸.

Ce qui fait défaut dans la psychose, c'est une fonction qui permet au sujet de s'inscrire dans le monde ; cette fonction, Lacan la nomme *le nom du père*.

Gabriel Chevallier la suggère dans *L'histoire d'un trésor*¹⁹. Un père donne à son fils un trésor, qu'il lui conseille d'enterrer sans y toucher. Le fils y consent, et se contente d'y songer. Mais lorsque la mort approche, il cherche le trésor, et s'aperçoit qu'il a disparu : « *Tout s'était passé comme si le trésor avait existé réellement. [Il] s'était appuyé sur une duperie, et pourtant cet appui faux avait conservé une valeur entière. Il avait bâti sur du vide, mais l'édifice avait tenu bon* » Chevallier écrit que la puissance d'un trésor « *c'est qu'on n'ait pas à en avoir besoin. [Son existence] s'était édifiée sur une propriété qui n'existait plus, mais cette ignorance lui avait tenu lieu de capital.* »

C'est une approche de ce qu'est *le nom du père* : bien qu'insaisissable, il pèse lourd. Là, l'existence du conteur est orientée par ce trésor qui est un espace vide. C'est pourquoi, Chevallier peut noter que la rencontre avec le père est toujours une rencontre manquée, Michel Silvestre l'évoquait, jamais « *ils ne coïncident* ». Mais il s'en est passé tout en s'en servant.

Nous revenons ainsi au propos de Lacan cité en début : Cette parole-là « *introduit dans le monde quelque chose qui pèse aussi lourd que tout réel* ». H.P s'appuie sur celle du docteur pour, malgré tout, faire un trou dans le monde.

Francis Ancibure,
Saint Jean de Luz –
Tarbes, 12 oct. 2018.

14 Fernando Pessoa, *Le banquier anarchiste*, 1922.

15 Charles Baudelaire, *Assommons les pauvres*.

16 Jacques Lacan, « *Seuls les saints sont assez détachés de la plus profonde des passions communes pour éviter les contrecoups agressifs de la charité* », *L'agressivité en psychanalyse* (1948), in *Ecrits*, 1966.

17 Luis Izcovich, op. cité.

18 Mélanie Klein, *Essais de psychanalyse*, 1968, Bruno Bettelheim, *La forteresse vide*, 1967.

19 Gabriel Chevallier, in *Mascarade*, livre de poche, 2012.